

Lurelu



Le cri de la baleine ou une façon de « rapiécer l'avenir »

Marie Fradette

Volume 42, Number 1, Spring–Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90629ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fradette, M. (2019). *Le cri de la baleine* ou une façon de « rapiécer l'avenir ». *Lurelu*, 42(1), 83–84.



Le cri de la baleine ou une façon de «rapiécer l'avenir»*

Marie Fradette

83

Depuis la fin du XV^e siècle jusqu'au début du XXI^e, les habitants du Grand Nord, comme plusieurs peuples autochtones, verront leur culture, leur tradition, leur mode de vie se transformer au rythme de l'arrivée des Blancs dans leur vie, de l'industrialisation, de la modernité. Combinés à une perte du sens sacré de la nature, viendront les changements climatiques et leurs répercussions sur la faune des mers froides. Avec *Le cri de la baleine* – roman finaliste au prix Cécile-Gagnon 2017 et figurant dans la *Sélection 2017-2018 des livres jeunesse d'ici* –, Pierre Tremblay met en lumière la volonté de ne pas jeter aux oubliettes la parole des anciens et ainsi d'espérer le retour d'une vie plus respectueuse de la nature.

À travers quatre générations présentées en trois chapitres, le lecteur du *Cri de la baleine* prend conscience de l'évolution d'une famille unie, de ses peurs, mais aussi de ses espoirs. La langue autochtone, le culte voué à la nature ainsi que l'opposition entre modernité et tradition permettent à ce peuple de la baie d'Ungava de ne pas disparaître, de ne pas s'oublier. Le parcours initiatique de Taami porte en lui toute cette volonté de rapiécer l'avenir. Voici, en trois temps, des pistes à explorer.

La langue pour mieux se souvenir

À l'instar de Michel Noël dans *Miguetsht!*, de Jacques Pasquet dans *Sauvage*, de Mélanie Florence dans *Nimâmâ*, Pierre Tremblay met en scène des personnages ancrés dans leur culture qui parviennent à faire connaître le peuple inuit grâce d'abord à leur façon de nommer le quotidien. L'importance de raviver la langue des peuples fondateurs, ici l'inuktitut, reste intimement liée à cette marche vers l'avant qui ravive le passé et solidifie l'appartenance au pays.

Tremblay insère d'abord des mots qui permettent de nommer les objets, les animaux, mais aussi les façons de faire qui

participent de la vie des Inuits. L'histoire débute au moment où Saya est encore petite. «Elle pouvait avoir dix, onze, peut-être douze ans. Les Inuits de cette époque ne calculaient pas leur âge avec précision» (p. 8). Comme l'hiver est rude, sa famille subit un épisode de famine et mange ce qui est disponible, c'est-à-dire très peu de chose : «Les immenses troupeaux de caribous venus paître dans les prairies de la toundra étaient retournés plus tôt que prévu vers la taïga du sud. Quatre jours auparavant, les membres de la famille Kammak avaient partagé la maigre chair d'une perdrix des neiges, qu'on appelle ici *ptarmigan*» (p. 8). Demandez aux élèves de relever les traces de la culture inuite mise en avant par la langue. Par exemple, pour aider sa famille, Saya tend un collet et espère y prendre un lièvre, mais elle capturera plutôt un *ukpik*. «C'est interdit de le manger. Vaut mieux mourir de faim. Le harfang des neiges, c'est *Ukpik* [...] cela veut dire "l'esprit de la lumière". C'est lui qui crée la lumière. Il est l'oiseau de vie, car il sait tout et voit tout [...]» (p. 16), lui explique son grand-père. Poursuivez l'exercice avec *amaulik*, *tuktuk*, *oumiaks*, *alous*, ces mots ravivés et mis en contexte afin que le lecteur puisse prendre la mesure de leur signification et de leur rôle dans la vie des Inuits. S'ajoutent à ce vocabulaire des expressions qui racontent le peuple. Demandez aux jeunes de les relever, puis arrêtez-vous particulièrement sur *atchouk*, qui signifie «je ne sais pas». «Ce mot inuktitut était une réponse dépassée que n'osait plus utiliser, depuis longtemps, aucun politicien ou spécialiste du Grand Nord moderne. Tout le monde savait tout» (p. 113). Cette dernière remarque, utilisée à la toute fin du récit par le père de Taami, sous-tend une humilité qui ne semble plus exister dans notre monde moderne. Discutez avec les élèves de cette façon de concevoir le monde à travers laquelle l'humain reste bien petit devant les grandeurs de la nature.

Fusion entre l'homme et la nature

Cette conception du monde selon laquelle l'humain vit en harmonie avec la flore et la faune qui l'entourent traverse tout le roman de Tremblay. Les générations s'y succèdent, d'Adami le grand-père à Taami le petit-fils, en passant par Noha et Saya, père et fille. Malgré le temps qui passe, le lien qui unit l'homme à son environnement coule dans les veines de chaque membre de cette famille et permet de le nommer.

Cette fusion naturelle est perceptible de différentes façons, notamment par les nombreuses analogies établies entre l'humain et la faune. Voyez d'abord Saya, qui est surnommée affectueusement «petit écureuil des neiges» par son grand-père Adami. Lui-même comparé à un pauvre canidé, «il attendait la fin comme un loup malade délaissé par la meute» (p. 9). Relevez ainsi les nombreux passages et discutez de ces comparaisons avec les élèves. Qu'évoquent-elles pour eux? «Il pouvait être drôle avec son rire de vieil oiseau» (p. 9). Ont-ils déjà entendu rire un vieil oiseau? Qu'éveille en eux cette comparaison? Il en est ainsi pour ce passage dans lequel «l'homme était plissé comme un vieux morse qui refuse de mourir» (p. 93); ou alors de cet «instant où tous purent voir sur son ventre sombre les trois taches de lait éblouissantes en forme de pistes de lièvres arctiques qui courent comme des éclairs dans la toundra» (p. 111). Autant d'analogies qui, au-delà de la poésie qu'elles laissent entendre, nomment le peuple et mettent en lumière les liens intimes qu'ils entretiennent avec la nature.

Le climat nordique, ainsi que le paysage de glace et de neige, est intimement lié bien sûr au mode de vie des Inuits. L'auteur parsème son roman de descriptions qui donnent à voir le pays, à le sentir, à le vivre de l'intérieur. Retracez ces passages qui témoignent d'abord de la beauté du monde dans lequel vit la famille Kammak. «Saya observa

par le trou d'aération dans la coupole de l'igloo les aurores boréales qui ondulaient dans le ciel. Comme des tapis magiques, elles remplissaient la voûte céleste et jetaient des éclats bleus et roses sur la neige» (p. 11). Puis rapidement, la rudesse du climat est perceptible dans le choix des mots de Tremblay : «les cristaux de neige coupants comme des lames» (p. 25); «le blizzard se mit à souffler rageusement» (p. 25); «la poudre-rie qui lançait ses cris sauvages» (p. 26); «les flocons tourbillonnants élevaient un mur de colonnes impénétrables. Le vent rageur entassait la neige en bancs durs comme de la glace» (p. 27); «la visibilité devint nulle. C'était le "voile blanc" que les habitants de Grand Nord craignaient par-dessus tout» (p. 27).

Tradition et modernité

Si Adami, son fils Noha et sa petite-fille Saya grandissent et vivent selon le modèle ancestral, l'arrivée de la modernité transforme inévitablement quelques façons de faire. Bien qu'adopté par une mère qui dépèce le poisson à la manière des anciens et un père qui chante avec les baleines, donc élevé au sein d'une famille qui porte en elle les us et coutumes, Taami a du mal à trouver sa place parmi les siens. À seize ans, il n'arrive toujours pas à chasser comme il le devrait. On se moque d'ailleurs de lui en le surnommant *Iralupik* ou petit poisson. «C'était devenu urgent pour le jeune Inuit de se sentir indispensable et d'être admiré comme seul un chasseur peut l'être en ces terres nordiques [...] Il voulait juste faire la preuve, ne fût-ce qu'une seule fois, qu'il pouvait lui aussi ramener du gibier pour nourrir ses concitoyens» (p. 57).

Explorez avec les élèves les raisons profondes qui motivent le jeune Taami à tuer le phoque. Parce qu'au-delà de cette fierté entendue qui lui permettra de devenir un

homme, il y a chez Taami le désir d'aller à l'école, d'étudier pour devenir biologiste spécialisé dans la vie marine. Un rêve qui ne peut se réaliser avant d'avoir participé au rite. «Il se rendait à l'évidence, la réalisation de ses rêves passait par la mort obligatoire d'un phoque» (p. 61). Pour y arriver, il joue toutefois de ruse en se servant de matériel moderne. L'utilisation du lecteur MP3 qui reproduit le cri des phoques attire une bête qu'il parvient à tuer. Objet sans doute banal pour les élèves des grands centres, ce lecteur de fichiers audios devient pour Taami ce trait d'union qui lui permet non seulement de devenir un homme aux yeux de son entourage, mais d'accéder à sa liberté et de trouver sa place. «L'euphorie dissipée, Taami se retrouva donc face à lui-même. Il n'avait pas changé. La mort du phoque ne l'avait pas transformé [...] En revanche, Taami Kammak avait appris qu'il ne pouvait compter que sur lui-même et que, par conséquent, il restait le seul maître de son destin» (p. 72). Un destin qu'il va unir à celui de son père.

Parce que bien que tourné vers demain et mal à l'aise avec la vie de chasseur, Taami porte en lui un respect indéfectible pour ses ancêtres qui ont su vivre en harmonie avec la nature et jadis chanter avec la baleine boréale, disparue depuis quatre-vingts ans en raison de la chasse industrielle. Makussi, qui n'a jamais rencontré de baleine, chante ainsi dans l'espoir que «l'invincible Elisapi [qui] avait échappé à toutes les traques des féroces baleiniers de l'époque» (p. 46) revienne. Voyez le rôle de Taami dans cette aventure. De la même façon qu'il triche pour faire venir le phoque dans l'alou, l'adolescent laisse croire à son père qu'Elisapi est revenue en projetant un enregistrement audio vers la mer.

Invitez les élèves à réfléchir et à découvrir dans le texte les motivations de Taami. Il tient d'abord à entretenir le rêve, bien

sûr. Mais plus encore, devant la réaction du chef du village déclarant que ces pratiques tiennent du folklore, qu'il a honte de ce chanteur de baleines vieillissant et de ses superstitions, qu'il met en garde ses compatriotes contre la réapparition de la sorcellerie (p. 79), Taami défend son père, se tient droit et, au bout du compte, impose le respect.

Roman d'apprentissage, ode à la culture inuite, à ses légendes – Sedna revient à plusieurs reprises dans le texte –, aux liens qui unissent ces peuples du nord à la nature, *Le cri de la baleine* a beaucoup à offrir. Ne serait-ce que Taami qui, par ses actions et selon sa manière, parvient à remonter le cours de l'histoire, à réunir le passé et le présent tout en trouvant sa place.



* Titre d'une chanson de Tire le Coyote sur son album *Panorama*, paru en 2015.